

JACQUES BERGUR

**L'ÉTONNANT
MODÈLE
DE GOEBIUS**



© 2014 J. Bergur
ISBN : 979-10-359-3407-1

Couverture et mise en page réalisées par kouvertures.com

Jacques Bergur

L'ÉTONNANT MODÈLE DE GOEBIUS

Anamnèse

À ma famille, à Fred...

Remerciements à :

Richard Feynman, Douglas Hofstadter, Richard Dawkins, Jean-Claude Ameisen, Isaac Asimov, et tant d'autres esprits éclairés qui se sont posé de bonnes questions, ont tenté d'y répondre... et ont su partager leurs trouvailles.

... Et aussi à :

Thomas et Marine, qui se sont assurés, l'une de la cohérence médicale et sentimentale de ce récit, et l'autre de sa consistance logique et scientifique.

... Et toujours à :

Monique, pour sa patience et ses conseils pendant la lente gestation de ce livre.

... Et enfin à :

Michel Saint-Germain qui fut le premier à croire en cette bizarre histoire.

AVIS AU LECTEUR PRESSÉ :

Certains raisonnements logiques présentés dans ce récit nécessitent un peu d'attention et d'efforts. Le lecteur pressé pourra passer outre et admettre leurs conclusions, sans que cela ne nuise à la compréhension de l'histoire. Toutefois, il serait dommage de ne pas s'y attarder, car la récompense est au bout du chemin...

AVANT-PROPOS

En imaginant ce récit, je pensais écrire un thriller à composante scientifique.

Mais, après l'avoir fait lire à quelques scientifiques et littéraires professionnels, il semblerait bien qu'il s'agisse plutôt d'un livre à suspense sur la science ...

Après tout, peu importe :

Cette histoire est une parabole, une balade entre déterminisme et hasard, où, à partir d'une énigme attribuée généralement à Henri Poincaré, planent les ombres bienveillantes de Newton, Gödel, Turing, Moebius, et quelques autres...

Au gré du lecteur, ce périple peut être entrepris et compris, selon trois itinéraires :

-Comme un cheminement dans une intrigue, aux péripéties imprévues et aux rebondissements multiples jusqu'au dénouement final.

-Comme une rencontre inattendue, sans mathématiques et en langage simple, avec quelques concepts qui sont habituellement réservés aux initiés, mais qui sont pourtant essentiels pour tenter de comprendre le monde dans lequel nous sommes immergés. Ainsi isomorphismes, chaos, entropie, et boucles étranges s'invitent-ils discrètement, bien que de manière déterminante, dans le paysage et dans l'intrigue.

-Enfin, ceux qui analyseront la structure de l'histoire verront que, à travers plusieurs mises en abîme, celle-ci reflète en elle-même les concepts évoqués.

Si, après l'avoir lu, le lecteur s'est divertì, et éprouve le désir d'approfondir les concepts passionnants effleurés dans cette histoire, alors ce livre aura atteint son modeste objectif.



1 - DÎNER

« Vous prendrez bien un peu de salade... » répétait mon voisin de table. Je fis un signe d'acquiescement.

Que pouvais-je faire d'autre ?

Apparemment, je comprenais ce que l'on me disait...

Il y avait au moins une cinquantaine de convives disposés en cercle dans une immense salle ronde, voûtée, aux pierres apparentes.

Toutes ces personnes mangeaient silencieusement, n'échangeant que quelques paroles de convenances nécessaires au bon déroulement du repas.

Mais à vrai dire, savais-je parler ?

Il me semblait que je n'avais jamais essayé.

Avais-je seulement eu une existence avant le moment où mon voisin m'avait proposé de la salade ?

En tous cas je n'en avais pas souvenance ; pourtant il me semblait que j'avais un nom.

Quelque chose comme Tier-I.

Au centre du cercle était installé un buffet sur lequel étaient disposés les plats qu'un couple de serveurs présentait régulièrement, de sorte que chaque convive puisse se servir, ou faire servir ses voisins. Les deux serveurs étaient jeunes et athlétiques, ils auraient pu être frère et sœur, non pas tant par la ressemblance de leur traits harmonieux et réguliers, que par l'expression de froide indifférence qu'arborait leur visage.

Je me mis à observer à la dérobée mon voisin de droite amateur de salade, puis me tournant de l'autre côté je constatai qu'à ma gauche j'avais une voisine de table. Celle-ci me passa

obligeamment de l'eau gazeuse, et, élargissant le cercle de mon exploration visuelle, je constatai alors que l'assemblée était composée d'hommes et de femmes installés, semblait-il, sans ordre spécifique sur le cercle extérieur formé par les tables. Ce qu'il y avait de frappant, c'est que tous ces hommes et femmes avaient un air de ressemblance. Toute l'assemblée était formée d'adultes au physique bien proportionné et au visage peu expressif, et chacun semblait absorbé dans une sorte de méditation. Est-ce ce que je leur ressemblais... ?

Les assiettes ainsi que les verres et les pichets étaient en grès émaillé noir, décoré de quelques motifs géométriques dorés. Les couverts semblaient être en argent dépoli. Tout cela constituait un ensemble harmonieux.

Le repas était excellent, et aurait été plutôt plaisant, si un souffle de convivialité avait animé l'assistance. Après le magret de canard et les fromages, alors que ma voisine me faisait passer une part de gâteau avec la politesse indifférente et glaciale qui semblait tous nous habiter, un phénomène surprenant se produisit.

Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Peut-être eus-je l'air surpris, mais cela ne parut pas affecter ma voisine dont je croisai le regard à ce moment-là, et qui détourna la tête. Voyant que son verre était vide, je compris qu'il fallait que je lui propose de l'eau, et à cette occasion, je m'aperçus que je savais parler.

Quand le repas fut fini, une sorte de carillon retentit, et je me levai machinalement. Sans savoir pourquoi, je tournai le dos au centre du cercle et, en même temps que tous les autres, je m'éloignai radialement vers le mur circulaire de la salle. Je me retrouvais face à une porte de bois massif, ainsi que chacun des convives. Un petit carton y était fixé sur lequel on avait écrit à l'encre verte « Entrez. » Apparemment je savais lire aussi...

Tout en franchissant la porte, j'eus le temps d'apercevoir que chacun des autres convives franchissait aussi sa porte. La mienne débouchait sur un petit couloir de quelques mètres de long, lui-même menant à une pièce d'une vingtaine de mètres carrés. Un vaste tapis recouvrait les dalles du sol. Les murs étaient en pierres apparentes identiques à celles de la salle d'où je venais, et un épais rideau semblait masquer une fenêtre. Dans le mur contigu à celui de la fenêtre, se trouvait une lourde porte en bois sculpté de motifs géométriques. Il y avait un lit spacieux pour une

personne, un bureau et une armoire en bois massif aux teintes chaudes, deux chaises en bois, ainsi qu'un fauteuil en cuir marron. Un petit cabinet de toilette était attenant à la pièce. Le tout était d'un confort certain. Toutefois, dans le cabinet de toilette, il n'y avait pas de miroir.

C'est alors que je me rendis compte que jusqu'à présent, il n'y avait dans ces lieux aucun objet permettant de refléter une quelconque image.

J'essayai d'ouvrir la porte en bois sculpté, mais celle-ci était fermée à clé.

Je m'approchai du bureau, sur lequel un bloc de papier blanc, plusieurs stylos de couleurs différentes, et des enveloppes étaient disposés. L'une des enveloppes était fermée et de la même encre verte était écrit « Ouvrez. »

Je m'installai dans le fauteuil, décachetai l'enveloppe ; dedans, il y avait un papier où était imprimé en rouge, le message suivant :

« **Premier Avertissement** : Vous avez eu l'air surpris ; ceci est strictement interdit. »

Une impression oppressante m'envahit.

En plus petit, au bas de la page, il y avait écrit ce qui semblait être une citation ou une devise :

*« Ceux qui tiennent la corde, pourront par leurs efforts
Sans jamais la lâcher, bien maîtriser leur sort. »*

J'entrepris d'inspecter le contenu de l'armoire. Elle contenait du linge propre, des sous-vêtements, ainsi que des chemises, des pantalons, des vestes et une paire de chaussures. Les habits étaient de couleurs sobres et plutôt austères, tout comme ceux que je portais ainsi que les autres convives de la grande salle.

Puis, j'ouvris le tiroir du haut du bureau, il s'y trouvait un cahier à couverture rouge intitulé :

« Les règles essentielles de survie. »

Sur la première page, comme en guise d'introduction, une phrase menaçante était écrite en lettres rouges :

« Ces règles sont très sérieuses, respectez-les, car le danger est immense. »

Puis, sur la page suivante, une sorte de comptine était calligraphiée :

Pour ne pas disparaître, la règle qui suit respecteras :
- Sentiment transparaître jamais ne laisseras, et la règle qui suit respecteras :
- Question personnelle jamais ne poseras, et la règle qui suit respecteras :
- Réponse personnelle jamais ne donneras, et la règle qui suit respecteras :
- Apparence des personnes jamais n'évoqueras, et la règle qui suit respecteras :
- Chaque jour, muet resteras, sauf si avant, à toi déjà l'on s'adressa.

Les autres pages du cahier ne contenaient rien hormis la même devise en petits caractères au bas de chaque page :

*« Ceux qui tiennent la corde, pourront par leurs efforts
Sans jamais la lâcher, bien maîtriser leur sort. »*

Je reposai le cahier sur le bureau et me dirigeai vers les rideaux. Ils masquaient bien une fenêtre, mais on ne pouvait pas l'ouvrir ; et par-delà les carreaux, le brouillard et la nuit formaient une obscurité totale.

Une profonde fatigue m'envahit, et je me déshabillai ; ce faisant, je constatai que je portais un collier au ras du cou, que je ne parvins pas à enlever.

Je m'endormis d'un lourd sommeil sans rêve.



2 - PROJET

Le courriel mentionnait clairement que la présence de Pierre à la réunion était impérative, et que le sujet, bien que non dévoilé, était de première importance. Alors qu'il se perdait en conjectures sur ce qui pouvait bien motiver une pareille convocation, Alix passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu as deux minutes pour moi ?

— Bien sûr, entre !

Un peu plus âgé que lui, Alix était un homme d'environ trente cinq ans, au regard clair, et au physique dynamique. Pierre appréciait de travailler avec lui car, à ses yeux, il alliait compétence, énergie, et modestie, un mélange de qualités plutôt rare dans leur environnement... du moins en ce qui concernait la dernière.

— Pour une fois je ne viens pas te parler boulot, poursuivit-il. Les beaux jours arrivent, et je voulais savoir si tu as des plans pour le long week-end de l'Ascension qui s'annonce.

— Rien de prévu pour le moment, répondit Pierre, mais j'ai bien l'intention de décrocher et de m'aérer un peu.

— Voilà, j'avais promis à un ami de convoier son voilier de Bonifacio à Mahon. Maude a un empêchement de dernière minute, et je me demandais si tu ne voudrais pas la remplacer. De plus, ajouta-t-il, je sais que tout comme moi tu aimes la plongée sous-marine, et si on prend un jour de congé supplémentaire, une fois arrivés, on aura peut-être le temps d'en faire une ou deux. J'ai entendu parler d'un magnifique tombant plein de gorgones qui nous plaira sûrement.

Bien qu'il appréciait Alix et connaissait Maude, Pierre n'était pas spécifiquement proche du couple, et il fut un peu surpris,

mais agréablement, par l'invitation de son collègue. Il réfléchit un instant. Que ce soit sur son minuscule voilier ou dans la vie, il en avait assez de naviguer en solitaire depuis que... Il n'hésita donc pas longtemps, et répondit :

— Banco ! Et c'est bien la seule circonstance où j'accepte de remplacer ta femme ! ajouta-t-il en riant. Au fait quelle taille le bateau ?

— 35 pieds. Ca ira ?

— Parfait.

— Bon, nous sommes tous les deux sous pression, comme d'habitude ; on se verra tout à l'heure après la réunion. Je suppose que tout comme moi tu ne sais pas de quoi il s'agit.

Alix supposait bien.

Une fois de plus, Pierre allait être en retard et quelles que soient ses raisons, les autres ne manqueraient sûrement pas l'occasion d'ironiser.

Il franchit le couloir au pas de course, et, arrivé devant la porte fermée de la salle de réunion, il tomba sur Plantin, le responsable du service juridique.

Contrairement à lui, Plantin n'était presque jamais en retard. Amusé, et avec un soupçon de joie, qu'il qualifia en lui-même de « préventivement revancharde », Pierre se dit que leur entrée simultanée allait couper toute velléité de perfides réflexions. Tant mieux, le sarcastique Hervé, expert d'autant plus redoutable dans l'art de la vacherie qu'il alliait sens de l'humour et sens politique, n'aurait pas l'occasion d'exercer ses talents à ses dépens.

Quand ils entrèrent, Hervé rigola et lança :

— Seulement cinq minutes de retard. Pour l'un, c'est un progrès pour une fois ! Mais l'autre, probablement sous influence, est sur la mauvaise pente.

— La moyenne est respectée ; tout va pour le mieux, rétorqua Pierre.

Pendant que Plantin s'asseyait calmement, le Boss observait l'échange en silence, un léger sourire aux lèvres. C'était un homme au milieu de la cinquantaine, qui devait s'imposer une certaine discipline personnelle, car malgré un visage fatigué par la vie, il gardait un maintien souple et tonique. Après avoir effectué une revue des projets courants et des perspectives commerciales

immédiates, la réunion prit un tour plus grave.

La situation était sérieuse et pouvait se résumer en quatre constatations menaçantes :

- Il y avait deux ans que l'entreprise n'avait pas produit d'innovations majeures.

- Les derniers gros contrats avaient été gagnés par la concurrence ;

- Le portefeuille de projets en cours s'épuisait au fur et à mesure de leur réalisation.

- Les analystes commençaient à s'en rendre compte et le cours des actions fléchissait.

Le Boss conclut :

— Si nous ne redressons pas la barre dans les dix-huit mois, il faudra réduire les coûts de personnel, et si les actions continuent à baisser nous serons bientôt la proie potentielle et appétissante d'une OPA hostile. Il va de soi que si cela se produit, le destin de la société sera hors de notre contrôle, et aucun d'entre nous ne peut savoir ce qu'il deviendra dans une éventuelle réorganisation où nous pèserons bien peu.

« Réduire les frais de personnel, bel euphémisme... » pensa Pierre.

Puis la réunion se termina et le Boss lui demanda de le suivre dans son bureau.

Ses yeux bleus-gris, légèrement plissés, plongèrent dans ceux de Pierre. Lorsqu'il fixait ainsi ses interlocuteurs, il avait l'air d'un chat jaugeant une nouvelle rencontre.

— À votre avis comment pourrions-nous redresser la situation ? demanda-t-il à brûle pourpoint.

« Vaste sujet ... Il n'a pas dû m'attendre pour y penser » se dit Pierre.

— Tout le monde sait que l'innovation ne se décrète pas du jour au lendemain, réfléchit-il néanmoins à voix haute; c'est le résultat d'une longue politique d'investissement, du travail des services Recherches & Développement, et bien sûr de ce soupçon de flair et de chance qui fait qu'une entreprise s'engage dans la bonne direction. Il est vrai que ces deux dernières années, chaque fois que nous nous préparions à sortir quelque chose de vraiment innovant, nous nous sommes fait damer le pion par la concurrence

sur la ligne d'arrivée.

— Bien sûr on peut blâmer le manque de chance, répondit le Boss, mais ce n'est pas cela qui nous fera avancer, et d'ailleurs le manque de chance récurrent est-il vraiment le fruit du hasard ?

Comme Pierre acquiesçait, il ajouta :

— Il faut parfois savoir prendre les chemins de traverse, utiliser un mode de pensée latérale, pour arriver à des résultats inattendus et innovants.

« Je ne vais pas tarder à savoir où il veut en venir... » se dit Pierre.

C'est alors que le Boss expliqua à Pierre son projet.

Ou plutôt « Le Projet. »

Un incroyable projet.

Un projet tel, que Pierre n'aurait jamais osé l'imaginer.

Il était sorti totalement abasourdi de sa réunion avec le Boss.

Alors qu'il avait demandé quand tout cela devait démarrer, celui ci avait répondu « Tout de suite », et lorsque Pierre avait aussi demandé qui allait former les équipes et diriger le projet, il avait simplement dit « Vous. »

Il avait même donné un nom de code: « *Projet SUCH.* »

Puis le Boss avait indiqué qu'afin d'éviter toute fuite, involontaire ou malveillante au bénéfice de la concurrence, le projet devait rester secret le plus longtemps possible. Il appartenait donc à Pierre de trouver un « projet de couverture » permettant de faire travailler au mieux les équipes vers le but final, sans que celles-ci ne le connaissent. Il était évident qu'au fur et à mesure de l'avancement des travaux, il deviendrait nécessaire de mettre de plus en plus de personnes au courant de l'objectif réel ; Pierre avait carte blanche pour décider des personnes et du moment où celles-ci devraient être mises dans la confidence.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir de son bureau, le Boss avait ajouté :

— Je ne voudrais pas vous mettre de pression, mais ce projet est notre dernière carte, et il repose sur vous.

« Heureusement qu'il ne veut pas me mettre de pression... » songea Pierre.

— Au fait, je sais que vous devez vous absenter pour quelques jours.

— En effet, avait répondu Pierre, j'ai promis à Alix de convoier avec lui le bateau d'un de ses amis de Bonifacio en Corse, à Mahon aux Baléares ; mais je vais essayer de m'arranger autrement.

— Non, non, ne changez rien à vos plans vous aurez bien besoin de quelques jours de réflexions en mer pour entrer en mode de « pensée latérale ».

Puis il avait ajouté en souriant :

— Tâchez de ne pas vous noyer, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre notre meilleur chef de projet et notre chef ingénieur !

Ce soir-là, en repensant à sa journée, un détail laissa Pierre perplexe : entre leur discussion et la réunion, Alix n'avait pas eu le temps matériel de parler au Boss de leur future absence ; donc, il avait annoncé cette absence conjointe, avant même d'en avoir parlé à Pierre. « Modeste, mais confiant dans ses intuitions... » pensa-t-il.



3 - RÉFLEXIONS

Lorsque je me réveillai, mon premier réflexe fut d'aller regarder par la fenêtre. Le jour s'était levé, mais l'épais brouillard permettait juste de discerner une cour et la silhouette de quelques arbres massifs dont seuls les contours étaient perceptibles.

Je me préparai et grâce au rasoir électrique que je trouvais dans le cabinet de toilette je pus constater, malgré l'absence de miroir, que la peau de mon visage était maintenant régulièrement douce sous mes mains. Puis je me dirigeai vers la salle où j'avais dîné la veille.

Il y avait déjà quelques personnes déambulant autour d'un buffet sur lequel était disposé un copieux petit déjeuner. La salle se remplissait graduellement, et les gens semblaient s'asseoir à de petites tables selon leur bon vouloir.

Repérant ma voisine de la veille, je me dirigeai vers elle, décidé à engager la conversation et à obtenir quelques réponses à la multitude de questions qui se bousculaient dans ma tête.

Tout en approchant de la table, me revinrent en mémoire l'avertissement menaçant ainsi que la première et la dernière des curieuses « règles de survie », que j'avais trouvées dans ma chambre :

- *Sentiment transparaître jamais ne laisseras.*

- *Chaque jour, muet resteras, sauf si avant, à toi déjà l'on s'adressa.*

Et ainsi, je me retrouvai assis en face d'elle n'osant pas ouvrir la bouche.

Elle me regarda avec la même indifférence polie que la veille et me salua d'un mouvement de tête.

Un malaise oppressant m'envahit. Il était donc impossible d'avoir une explication sur ce que je vivais ; il n'était même pas possible de parler...

C'est alors que, sans s'arrêter, passant près de notre table mon voisin de la veille regarda la jeune femme et lui murmura bonjour. Elle lui retourna son salut ; Comme si cela avait été un signal pour elle, elle tourna vers moi son beau visage impassible et, regardant les deux croissants et la tasse de café que j'avais apportés, elle m'indiqua d'un ton neutre qu'il y avait à l'autre bout du buffet, des crêpes, des gâteaux ainsi que des jus de fruits. J'eus envie de la remercier chaleureusement, non pas pour les informations qu'elle m'avait données, mais pour avoir rompu ce silence oppressant. Cependant, conformément à la « règle de survie » numéro un, je m'en abstins et murmurai juste un merci de politesse, tout en gardant le visage et le regard le plus indifférent possible.

La salle tout d'abord silencieuse, s'emplissait de brefs murmures entrecoupés de longues périodes de silence. Nous ne faisons pas exception et nous étions chacun plongés dans nos pensées. Bizarrement, les miennes n'étaient plus tout à fait orientées vers les questions existentielles que je me posais, mais elles étaient beaucoup plus prosaïques :

« Elle maintient un visage impassible, ne pose aucune question ; si elle était soumise aux mêmes règles que moi, c'est l'attitude qu'elle devrait avoir. Elle a parlé la première, mais après qu'on lui ait adressé la parole, ainsi la dernière règle semble aussi s'appliquer à elle. »

J'en étais là de mes réflexions, quand en levant les yeux vers elle, j'aperçus le même phénomène étrange que la veille, mais cela dura bien plus longtemps qu'un éclair, et persista plusieurs secondes. « Ne pas avoir l'air surpris » disait l'avertissement ; je ne laissai donc rien paraître de mon étonnement.

Je pris congé d'elle, retournai dans ma chambre, saisis quelques feuilles de papier et un crayon, et repassant par la grande salle je me dirigeai vers ce qui semblait être la sortie. Le brouillard s'était dissipé sous un soleil généreux, et une vaste cour carrée ainsi que quelques grands arbres aux feuilles légèrement jaunissantes s'offraient à mon regard. Le long de chaque côté de la cour étaient disposés des bancs régulièrement espacés. La température était agréable quoiqu'un peu fraîche, et je m'assis sur un banc vide

pour réfléchir. La cour se remplissait peu à peu d'hommes et de femmes que j'avais vus dans la grande salle, certains marchant, d'autres s'asseyant sur les bancs et tous semblaient plongés dans une profonde méditation.

J'avais la quasi-certitude que celle que j'appelais maintenant « ma voisine » était soumise aux mêmes contraintes que moi. Qu'en était-il des autres ?

A la réflexion, vus de l'extérieur nous devions tous avoir la même attitude, et c'est bien ce qu'il devait se passer si nous étions tous soumis aux mêmes règles. Toutefois, si ma voisine avait parlé c'était parce que quelqu'un lui avait parlé, et dans ce cas, la personne qui s'était adressée à elle, avait elle-même entendu quelqu'un lui adresser la parole.

« Quelqu'un » était donc différent, et avait parlé en premier ce matin. Je résumai mes réflexions en notant : « *Ils sont peut-être tous comme moi (sauf l'un d'entre eux au moins).* »

Je me mis à déambuler dans la cour, et alors que je contemplais les autres promeneurs, à ma stupéfaction, j'observai sur certains d'entre eux, à plusieurs reprises et pendant plusieurs secondes, le même phénomène étrange que celui que j'avais déjà observé par deux fois sur ma voisine. Et toujours me revenait en mémoire ce lancinant avertissement « *Ne pas avoir l'air surpris.* »

J'étais profondément étonné non seulement par la situation, mais aussi par moi-même. En effet, mes pensées étaient principalement occupées à déchiffrer l'endroit où je me trouvais, et à étudier les comportements des membres de la petite communauté que nous formions. Mais paradoxalement, il fallait que je me concentre pour réfléchir aux questions plus profondes qui normalement auraient dû me préoccuper. Pourquoi me souciais-je de ce phénomène que je qualifiais en moi-même d'étrange, moi qui n'avais même pas de souvenirs antérieurs au dîner de la veille ?

Le déjeuner et le dîner suivants se passèrent dans la même ambiance de froide indifférence polie que les précédents repas.

De retour dans ma chambre, je trouvai sur mon bureau un petit mot à l'encre verte disant : « *Il est fort heureux pour vous que vous ayez tenu compte de l'avertissement et que vous ayez appliqué les règles de survie.* »

Je sombrais à nouveau dans un sommeil de plomb.



4 - CONVICTIONS

En temps normal, Pierre était animé d'une curiosité sans limite. Il concevait sa vie comme une montagne à gravir et à explorer, son libre arbitre s'exerçant sur le choix du plus bel itinéraire et la manière la plus élégante d'y parvenir. Cela lui donnait un caractère ouvert, habitué à l'effort, mais accessible au sentiment de danger et à la notion de risque calculé. Ainsi, il se rendait compte de l'aspect extraordinaire du projet dont on lui confiait la conduite, et cela enflammait sa curiosité ; mais d'autre part il était conscient de l'ampleur de la responsabilité, laquelle s'étendait bien au-delà de lui-même, de sa société, et de ses collègues de travail ...

Perplexe, il ne savait trop comment s'y prendre. La nuit précédente, pendant son quart, il avait tourné et retourné le problème dans sa tête. Au retour, il lui faudrait définir les tâches, constituer les équipes, répartir les objectifs, mais aucun des membres du projet ne devrait avoir tous les éléments nécessaires pour en découvrir la finalité.

Cela lui était apparu tout d'abord impossible. En effet comment pouvait-on envisager de faire travailler ensemble vers un objectif plusieurs équipes ignorant le but final ?

Il lui devenait évident qu'il ne devrait pas y avoir un, mais plusieurs « projets de couverture » et, chacun de ces projets devrait être un élément de l'objectif final.

Le temps était gris et le voilier tanguait sous une longue houle venue de nulle part. Il n'y avait plus assez de vent pour activer le régulateur d'allure, et une fois de plus le pilote automatique était en panne. Alix dormait dans la cabine avant. Les voiles, ne sachant

sur quel courant d'air s'appuyer pour reprendre vie, s'agitaient en tous sens, ballottées d'un bord à l'autre du bateau. La terre avait disparu derrière l'horizon, à deux jours de navigation.

Pierre prit la barre, et laissa errer son regard sur l'horizon circulaire qui l'entourait. « Si je m'étais moins investi dans le travail et dans ma passion pour la mer, peut-être serait-elle restée... »

Puis il leva les yeux sur la voûte grise qui lui servait de toit. « Nous sommes vraiment dans une bulle » pensa-t-il, « une bulle d'espace, une bulle météorologique, une bulle de temps dans les deux sens du terme. »

Interrompant sa rêverie nostalgique, il jeta un coup d'œil sur le compas dont la rose oscillait doucement derrière la barre à roue. Il avait dévié de sa route et au lieu de maintenir le cap vers l'ouest comme il le souhaitait, le compas lui indiquait qu'il se dirigeait vers le nord-est. C'est bizarre, pensa-t-il, je tiens la barre fermement et je suis sûr que je n'ai pas dévié de ma route.

Il borda le foc et la grand-voile pour les immobiliser et mit le moteur en route. Il pensait qu'avec un peu de vitesse il suivrait une route plus stable. Puis il repartit dans sa rêverie, bercé par la houle et le ronronnement du moteur.

Quelques instants plus tard, un regard au compas lui révéla qu'il faisait cap au sud. Pierre sortit à nouveau de sa méditation et décida d'employer la méthode expérimentale. Il se concentra sur la barre et se força à ne pas regarder le compas pendant quelques minutes. Il avait l'intime conviction de ne pas dévier de sa route car il tenait fermement la barre et mobilisait tous ses sens pour garder le cap. Au bout d'un moment il regarda le compas. Celui-ci lui indiquait qu'il suivait à l'instant une route plein nord. Cela ne venait pas du bateau, mais bien de ses propres sensations. Quoique convaincu d'aller droit, il suivait, en l'absence des indications de l'instrument, une route des plus fantaisistes.

Le compas, pensa-t-il, est un peu comme une corde qui nous guide vers le but, dans l'obscurité... À condition de ne pas la lâcher...

Il indique une direction fixe, indépendante du cerveau. Il n'indique pas « la bonne direction », car une direction n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Mais le compas permet à l'homme de choisir sa direction, bonne ou mauvaise, par rapport à quelque chose d'extérieur.

Bon, se dit-il, je suis parti de Corse je veux aller aux Baléares,